

CLAUDE BRIXHE – ANNA PANAYOTOU

UNE INSCRIPTION TRES COURTISEE: SEG 24, 548 (PELLA)

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 91 (1992) 129–135

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn



UNE INSCRIPTION TRES COURTISEE:  
SEG 24, 548 (PELLA)

**1.** Il est des documents qui ont l'heur d'attirer l'attention; c'est le cas de SEG 24, 548. Depuis sa première publication (1963), se sont succédé pour son exégèse près d'une douzaine de philologues, comme éditeurs, consultants ou simples utilisateurs.<sup>1</sup> Qu'a-t-il donc d'exceptionnel ? Rien. Il s'agit, en effet, d'une modeste épitaphe de Pella, comportant 46 ou 47 lettres réparties sur 3 lignes d'environ 27 cm.

A vrai dire, seul le manque de densité de l'épigraphie de Pella à haute époque hellénistique pourrait justifier un tel intérêt.

**2.** L'inscription a reçu quatre lectures différentes:

**a.** Ph.M.Petsas, *Balkan Studies* 4 (1963), 163sq., n° 7 (cf. D.Papakonstantinou-Diamantourou, *Pella I*, Athènes 1971, 141, n° 225): Καλλία·c Δημητρί·o(υ) | Δημήτρι·o·c Καλλία·i | Ἀδί·cτῃ Δημητρί·o·υ. Le début de la ligne 3 laissait P. perplexe: "The engraving at the beginning of the third line, which looks like a circle, or rather like an ivy leaf, is problematic".

**b.** SEG 24, 549 (Woodhead et autres) opte pour une finale -τρι·o à la fin de la ligne 1 et pour la feuille de lierre au début de la 3: Καλλία·c Δημητρί·o | Δημήτρι·o·c Καλλία·i | (hedera) Ἀδί·cτῃ Δημητρί·o·υ.

**c.** Brixhe-Panayotou, 248 et n.21, 252 et n. 61 sqq.: Καλλία·c Δημητρί·o | Δημήτρι·o·c Καλλία·i-lo Ἀδί·cτῃ Δημητρί·o·υ.

**d.** Cassio: Καλλία·c Δημητρί·o(υ) [ou Δημητρί·o] | Δημήτρι·o·c Καλλί·o·υ | Ὁ·a·δί·cτῃ Δημητρί·o·υ.

Comme on le voit, font problème la fin des lignes 1 et 2 et le début de la 3.

A l'occasion de deux passages en Macédoine (été 1991), A.Panayotou a revu la pierre, l'a examinée, photographiée et estampée. Pour tenter de clore la discussion autant que le permet l'état de la surface inscrite, nous présentons ici (pl. III a, b, c) cette documentation, en précisant certains points laissés dans l'ombre ou rapidement évoqués par Cassio, qui a sans doute globalement raison, sauf en ce qui concerne l'attribution dialectale du nom de la défunte de la ligne 3.

**3.** Date de l'inscription ? Une, deux ou trois mains ?

Nous sommes en présence d'une stèle de marbre (haut. max.88,5 cm, larg. max. 30 cm, ép. max. 11 cm), avec fronton orné d'acrotères. Les trois lignes d'écriture sont gravées sur le corps, immédiatement sous le fronton.

<sup>1</sup> Voir Cassio, 47, n. 1 et 52, n. 31.

Fronton et première ligne sont marqués par des entailles plus ou moins profondes. Peut-être provoquée par le soc de la charrue qui a déterré la pierre, une longue estafilade traverse par le milieu les dernières lettres de la ligne 2.

**3.1.** Le premier éditeur (suivi par SEG) attribue le document au III<sup>e</sup> siècle a.C.<sup>2</sup>

Le tracé des lettres présente certains traits intéressants, parfois curieux.

On observe de légers apices aux extrémités de certains caractères, cf. K ou Σ à la ligne 1, le premier H ou T à la ligne 2, Σ ou P à la ligne 3. Parfois, ces apices n'ornent qu'une partie du signe, cf. le H de la ligne 3. D'autres lettres en sont totalement exemptes. Selon Guarducci (372), cette élégance ne ferait son apparition que vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle a.C. En Macédoine, si l'on en juge par les inscriptions datées, on la constate dès le 3<sup>e</sup> quart du IV<sup>e</sup> siècle a.C. (Panayotou 1990, 143 sqq.).

Dans les lettres triangulaires, le côté droit du triangle est souvent prolongé vers le haut, au-delà de son intersection avec le gauche: ainsi le Δ aux lignes 1, 2 et 3, le A et le Λ à la ligne 2. Donnée par la même M.Guarducci (379) pour typique de l'époque impériale, ce trait apparaît en Macédoine depuis le III<sup>e</sup> siècle a.C. (Panayotou, o.c., 146 sqq.) et même depuis la fin du IV<sup>e</sup>, si le présent document appartient pour partie au moins à cette époque (infra § 4.1).

Pourtant le tracé des symboles est sobre dans l'ensemble. Les sigmas, surtout aux lignes 1 et 2, ont les segments inférieur et supérieur légèrement divergents; l'alpha est à barre droite; l'omicron est plus petit que les autres lettres. Ces caractéristiques et l'irrégularité des apices orientent incontestablement vers l'époque hellénistique. La langue du texte permettra peut-être d'affiner cette datation (infra § 4.1).

**3.2.** La ligne 1 donne l'impression de n'être pas de la même main que les autres (déjà Brixhe-Panayotou, n. 21).

En fait, la hauteur moyenne des lettres diffère d'une ligne à l'autre: 1,45 cm pour la 1, 1,7 cm pour la 2, 1.6 cm pour la 3. Devrait-on mettre cette irrégularité au compte de la négligence ? Dans la même ligne 2, la hauteur du Δ est de 1,5 cm, celle de la séquence ΠΙ de 2 cm.

Il importe donc d'examiner attentivement la morphologie des caractères. L'entreprise est rendue difficile par l'état de la ligne 1. Cependant, quelques observations peuvent suggérer une solution:

- A la ligne 1, les appendices latéraux du K forment un angle plus ouvert qu'à la ligne 2.
- Aux lignes 1 et 2, les deux branches extrêmes du sigma divergent davantage qu'à la ligne 3; l'angle inférieur y est plus fermé que le supérieur, alors qu'à la ligne 3 les deux parties de la lettre sont quasiment symétriques.

---

<sup>2</sup> Selon lui (164), il suivrait chronologiquement deux stèles (n° 5 et 6), qu'il assigne à la première moitié du III<sup>e</sup> s.

- Le M, large, a le même style aux lignes 1 et 2; en 3, ses deux hastes verticales sont incurvées.

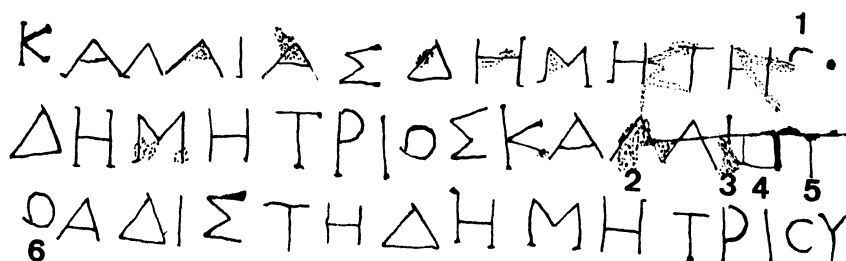
- Si la ligne 2 se termine bien par un upsilon (infra § 4.2), ses appendices supérieurs y sont plus ouverts qu'à la ligne 3.

- On ne peut rien dire de certain sur l'omicron qui clôt la ligne 1 (infra § 4.1); ceux des lignes 2 et 3 ont la même caractéristique: début et fin du cercle ne coïncident pas; seul le second O (non fermé) de la ligne 3 fait exception.

- Pour les apices et le tracé des lettres triangulaires, voir plus haut § 3.1.

Certes la hauteur moyenne des signes varie d'une ligne à l'autre et la comparaison lettre à lettre permet de déceler des différences d'une ligne à l'autre; mais aucune ligne n'est caractérisée par un ensemble de traits qui l'opposeraient aux autres. Incontestablement, les trois lignes ont, quant au style de l'écriture, un air de parenté. C'est pourquoi, il nous faut peut-être revenir sur notre appréciation première: non deux mains, mais trois appartenant au même atelier, dont la production n'était guère raffinée ? ou peut-être simplement, épitaphe gravée par le même lapicide en trois fois, à l'occasion de la mort du père (l. 1), du fils (l. 2), puis de la petite-fille (l. 3) ?

#### 4. La langue: les points délicats



##### 4.1. Ligne 1, point 1 du fac-similé:

Quelle que soit la graphie choisie par le rédacteur, on attend là un omicron. On aperçoit le quart supérieur gauche d'un cercle. Le toucher de la pierre ni l'estampage ne permettent de croire ou que le reste du cercle a été emporté avec une écaille du marbre ou que son tracé était assez grêle pour avoir échappé à l'oeil de l'homme et à l'objectif de l'appareil photographique. La seule alternative possible à un omicron serait Ω (cf. nos photos); mais, outre que cette lettre est linguistiquement exclue,<sup>3</sup> quelle que soit l'hypothèse morphologique retenue, les tracés qui pourraient en constituer les appendices inférieurs gauche et droit correspondent en fait l'un à la fin du trait accidentel qui traverse les deux signes précédents, l'autre à un trou fortuit, sans doute trop éloigné du quart de cercle pour appartenir au même signe que lui. Nous avons affaire à un O incomplet, probablement "inachevé", cf. celui qui clôt la ligne 3.

<sup>3</sup> A moins d'un échange "fautif" entre O et Ω!

Après ce O, Petsas supposait l'omission d'un Y. Sans exclure totalement une finale -τρίῶ, Cassio partage cette opinion, attribuant l'absence éventuelle d'un Y au manque de place. En réalité, la pierre n'est que légèrement pyramidale (largeur du corps: 28 cm en haut, 30 en bas) et le graveur avait la place nécessaire pour un upsilon: notre O est, à quelques millimètres près, au-dessus de celui de la ligne 3, lequel est précisément suivi d'un Y.

Selon toute probabilité, il faut donc lire Δημητρίῶ, génitif de Δημήτριος, avec graphie préeuclidienne O pour OY. Les derniers exemples macédoniens connus d'une telle graphie semblent descendre jusqu'aux alentours de l'époque d'Alexandre (Brixhe-Panayotou, 248 et 252) et il serait sans doute imprudent de faire descendre celui-ci beaucoup plus bas: Kallias aurait-il été inhumé dans les dernières décennies du IV<sup>e</sup> siècle, et Démétrios (l. 2), puis Oadisté (l. 3) respectivement une et deux générations plus tard (1<sup>ère</sup> moitié du III<sup>e</sup> s.). ?

En tout cas, on voit que certains traits épigraphiques (apices et tracé des lettres triangulaires) semblent apparaître très tôt en Macédoine (supra § 3.11).

#### 4.2. Ligne 2, points 2 à 5 du fac-similé:

Les cinq dernières lettres sont barrées par un trait accidentel.

2: un trou triangulaire, à la lisière duquel sont encore partiellement visibles les deux branches d'un lambda.

3: un I endommagé dans sa partie inférieure.

4: vraisemblablement un O (déjà Cassio); il devait être semblable à l'omicron précédent, mais plus anguleux encore que lui: non parfaitement circulaire, mais polygonal, exécuté en une succession de segments droits, avec même partie gauche grêle, avec même absence de jonction (à gauche) entre la fin de l'ultime coup de ciseau et le début du premier. Le trait horizontal qui en constituait la partie supérieure ne se confond d'ailleurs peut-être pas totalement avec l'éraflure fortuite, qui est plus large à cet endroit (cf. la photo de l'estampage). Seule différence notable entre les deux omicrons: le trait vertical qui fait la partie droite du second dépasse de celui qui forme la base: une maladresse de plus.

5: assurément un Y (déjà Cassio): les appendices supérieurs, très évasés, se confondent partiellement avec la griffure, mais leur extrémité reste bien nette, surtout à gauche.

On lira donc, avec Cassio, Καλλίου.

#### 4.3. Ligne 3, point 6 du fac-similé:

Nos documents écartent définitivement l'hypothèse d'une feuille de lierre (SEG); on a là un omicron (déjà Panayotou chez Brixhe-Panayotou, n. 61).

Et Cassio a certainement raison de lire Ὀαδίκτη, anthroponyme grec à rattacher au thème \**swa:d* (grec ἄδύς/ήδύς): dans notre texte, qui est en koiné, O correspond à un *w* dialectal ou à son avatar [v], cf. Ἡδίκτη (Pella), Ἡδίκτη (Stratoni, Chalcidique) et, avec conservation du *a*: radical originel, Ἀδίκτα (gén.; Aiané, Elimée), voir Panayotou 1990, 317, 426 et 431.

4.3.1. Quand deux langues se rencontrent, le phonétisme d'un mot, en cas de passage d'une langue à l'autre, dépend des phonologies en présence: le parler emprunteur assimile le

phonème qu'il ne possède pas à celui qui, dans son système, est le plus proche. Ainsi, lorsque la koiné intègre une forme dialectale ou non grecque comportant un *w* (ou *v*), celui-ci est d'abord assimilé à /o/ ou /u/, d'où les graphies, O, OY, voire Y; puis, quand /b/ se spirantise, s'offrent un nouveau type d'assimilation et une nouvelle graphie, B. Dès lors, la koiné propose trois, sinon quatre possibilités d'intégration phonologique<sup>4</sup> et quatre ou cinq d'intégration graphique,<sup>5</sup> entre lesquelles le rédacteur ou le scripteur hésite souvent, notamment quand il s'agit d'un nom de personne, terme de communication restreinte par excellence, dont la prononciation et l'orthographe ne requièrent pas le consensus de la communauté (cf. Brixhe-Panayotou, 249).

On observe ce processus:

**a.** Quand la koiné rencontre un dialecte qui a conservé le /w/ (éventuellement *v*): ainsi, par exemple,

- le crétois *Ῥάξιος* prend la forme *Ῥάξιος* hors de Crète;<sup>6</sup>

- en Pamphylie, au dialectal *Κορφαλίς* correspond le *Κορβαλίς* de la koiné.<sup>7</sup>

**b.** Quand la koiné rencontre une langue non grecque possédant un /w/, par exemple,

- Le latin: pour le /w/ latin, à Athènes on a d'abord OY (surtout) avec *Ὀυεπαισιανός* etc., mais aussi accessoirement O avec *Ῥαλέριος*; puis apparaît B (rare avant 150 p.C.), dont la prolifération est liée non seulement à la spirantisation grecque de /b/, mais aussi à l'existence, en latin, d'une variante sociale basse [v] de /w/; désormais *Φλάβιος* côtoie *Φλάουιος*, cette dernière graphie comportant deux variantes sporadiques: Y (e.g. *Ἐυῆρος*) ou Ø (*Ῥοκτάιος*).<sup>8</sup> On observe les mêmes réflexes dans tout le monde hellénophone,<sup>9</sup> cf. e.g. à Laodicée Combusta (confins de la Phrygie et de la Lycaonie): OY dans *οὐέρνας*, *Φλαουία*, *Κιλουανός* (MAMA I 25, 26, 27, 108, 110), avec variante Ω (pour O) dans *Ῥαλεντίνη* (ibid. 160, 280); Y et Ø dans *Ἐυῆρα* et *Ἐηρίνος* (MAMA VII, 29a et 90); B dans *Μηβία*, *Μηβίω* ou *Φλάβιος* (MAMA I, 39, 169, 216, 216a, 217).<sup>10</sup>

- Le phrygien: cf. sur le thème phrygien *\*wanaks-* (commun aux deux langues), les anthroponymes *Ουαναξος*, *Ουαναξων*, *Ουαναξιων* dans les textes grecs en koiné.<sup>11</sup>

<sup>4</sup> La quatrième étant tout simplement l'élimination du phonème (voir infra).

<sup>5</sup> La cinquième étant la non-notation, consécutive à l'attitude mentionnée dans la note précédente.

<sup>6</sup> M.Bile, *Le dialecte crétois ancien*, Paris 1988, 118; cf. Cassio, 49.

<sup>7</sup> Cl.Brixhe, *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris 1976, 55; Cl.Brixhe/R.Hodot, *L'Asie Mineure du Nord au Sud*, Nancy 1988, 200. Il ne faut pas confondre ce processus avec les échanges F/B qu'on observe parfois à l'intérieur d'un même dialecte, en crétois (cf. *Βίδαν* pour *Ῥίδαν*/*Ἰδαν*) ou en pamphylien (*Διβῶτος* pour *ΔιῬῶτος*) par exemple: après le passage de /w/ à [v] et la spirantisation de /b/ à l'intervocalique (dans un mot ou un syntagme), de tels échanges reflètent simplement la neutralisation de l'opposition /v - b/ en cette position, voir Brixhe, 1976, 47 sq. et 55 sq.

<sup>8</sup> Voir les exemples donnés par L.Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions I. Phonology*, Berlin-New York 1980, 443 sqq.

<sup>9</sup> Pour la Macédoine, cf. *Ῥούτος*, *Ἀύια*, *Ῥβία*, etc., Panayotou 1990, 302-303 et 337-338.

<sup>10</sup> Réflexes phonétique et graphique identiques à l'égard de l'appendice labiovélaire du latin, cf., sur le même site, *Κούαρτος* ou *Κόιντος*, MAMA I, 38, 46, 149.

<sup>11</sup> Zgusta, *Kleinasiatische Personennamen*, Prague 1964, § 1138/1-3.

- Une langue anatolienne: le Lallname *\*wa* devient *Οα* (femme), *Οαϑ* (homme), *Ουα* (sexe ?) dans la koiné (Zgusta, o.c. [n. 11], § 1129/1-4); *\*wawa*, autre nom familial, apparaît sous les formes *Ουαουα* (femme), *Ουαουαϑ* (homme), *Ουαυα* (femme) et probablement *Οαφα* (femme; Zgusta, ibid., §§ 1142/1-2 et 1065); cf. encore la série *Ουαναλιϑ/Βαναλιϑ/Οαναλιϑ* ou *Φαναλιϑ* (Zgusta, ibid., § 1137/1-3).

**4.3.2.** Il n'y a aucune raison pour que la koiné se comporte autrement en Macédoine, cf. d'ailleurs sur le même radical qu'*᾽Οαδίϑη*:<sup>12</sup>

- *Ουαδέα* = *᾽Ηδεια*, Moschopotamos (Piérie), IIe-Ier s. A.C. (?), G.Oikonomos, *᾽Επιγραφαὶ τῆς Μακεδονίας*, Athènes 1915, 37, n° 59, fig. 25; Bergé (Bisaltie), SEG 30, 612, l. 3 ("not before the 2<sup>nd</sup> cent. A.D.");

*Ουαδῆα* = *᾽Ηδεια*, Ptolémaïs (Eordée), IIe-Ier s. a.C., Th.Rizakis-G.Touratsoglou, *᾽Επιγραφὰς Ἐνω Μακεδονίας ἰ. Κατάλογος ᾽Επιγραφῶν*, Athènes 1985, 93, n° 94a, l. 2, pl. 34;

- *Βαδῆα* = *᾽Ηδεια*, Béroia (Bottiée), Ier s. a.C., lecture de Panayotou 1990, 300.<sup>13</sup>

- *Ουαδύραϑ* (gén. métronymique), Moschopotamos (Piérie), IIe-Ier s. a.C., Oikonomos, o.c., 35-36, n° 58; non "un nom probablement étranger" (Oikonomos), mais grec, avec même derivation par rapport à *ἡδύϑ/ἀδύϑ* que *Γλυκύρα* (Bechtel, HPN, 510) par rapport à *γλυκύϑ*.<sup>14</sup>

L'absence, jusqu'ici, de la graphie *Ο* était due au hasard et sans doute aussi au fait qu'elle était peu prisée par les Macédoniens;<sup>15</sup> *᾽Οαδίϑη* vient combler la lacune.

Ainsi, en Macédoine comme ailleurs, la forme prise dans un nom de personne par l'assimilation à la koiné d'un */w/ (/v/)* dépend:

- de l'époque: d'abord *Ο* et *ΟΥ*, puis *Ο* (*Ω*), *ΟΥ* et *Β*, voire *∅*,

- et de la fantaisie du donateur ou du porteur du nom, fantaisie autorisée par le statut particulier des anthroponymes.

**4.3.3.** Reste le problème de l'origine de la forme *ϑαδίϑη*, qui sert ici de modèle à celle de la koiné.

A.C.Cassio s'interroge (50-51). Pour lui, comme pour beaucoup de linguistes occidentaux, le macédonien ne peut être qu'une langue non grecque et il distingue, dans l'onomastique de Macédoine, trois types: 1) des noms tels que *Κόρραϑος*, non grecs, 2) des noms grecs "macédonisés" comme *Βερενίκη*, 3) des noms purement grecs tels

<sup>12</sup> Dossier déjà chez Panayotou 1990, 300-302.

<sup>13</sup> Datation d'après A.B.Tatakis, *Ancient Beroia Prosopography and Society* (MEΛETEMATA 8), Athènes 1988, 131, n° 309.

<sup>14</sup> Cf., toujours dans un texte en koiné, mais avec une forme de départ sans *w* initial, *᾽Αδύρα*, Morrylos (Crestonie), I.Vokotopoulou, AD 35 (1980) [1988], Chron., 369, IIIe s. a.C. (datation d'après M.B.Hatzopoulos-L.D.Loukopoulou, Morrylos, cité de la Crestonie (= MEΛETEMATA 7), Athènes 1989, 68, VII (où *᾽Αδύρα*).

<sup>15</sup> Ainsi elle n'est, semble-t-il, pas attestée jusqu'à présent dans la transcription des noms latins (références supra n. 9).



qu' Ἀλέξανδρος, qui auraient été empruntés à un terroir grec voisin. C'est à cette catégorie qu'appartiendrait le \**Φαδίττα* ([*wa:dista:*])/Ῥαδίττη discuté ici: il aurait été "preso da un dialetto greco, per es. del gruppo dorico" (50), "si potrebbe anche pensare al tessalico..." (50, n. 18).

En fait, une foule de données et peut-être même une inscription récemment découverte à Pella montrent clairement que l'ethnie qui va constituer le royaume de Macédoine parlait un dialecte grec, probablement de type occidental. C'est à lui, et non à un parler grec extérieur, que sont assignables les modèles dialectaux des noms qui apparaissent dans la koiné sous les formes Ῥαδίττη, Ὀυάδέα, etc.; autrement dit, ces anthroponymes sont autochtones là où on les trouve.<sup>16</sup>

Simplement, au cours de son expansion, cette ethnie a recouvert d'autres peuples, non grecs, notamment les porteurs de noms comme Βερενίκη, vraisemblablement apparentés aux Phrygiens ou, mieux, rameau laissé là par ces derniers lors de leur migration vers l'Asie Mineure.<sup>17</sup>

### Bibliographie

Brixhe Cl., Panayotou A.: "L'atticisation de la Macédoine: l'une des sources de la koiné", *Verbum* 11 (1988), 245-260.

Cassio A.C.: "ΟΑΔΙΣΤΗ e ΟΑΛΙΔΙΟΣ (SEG 24, 548; IG XII 9, 249 B 290)", *ZPE* 87 (1991), 47-52 et pl. I b.

Guarducci M.: *Epigrafia greca I*, Rome 1967.

Panayotou A. 1990: *La langue des inscriptions grecques de Macédoine (IVe s. a.C. - VIIe s. p.C.)*, thèse (dactylographiée) soutenue devant l'Université de Nancy II.

Université de Nancy II  
Athènes, F.N.R.S.

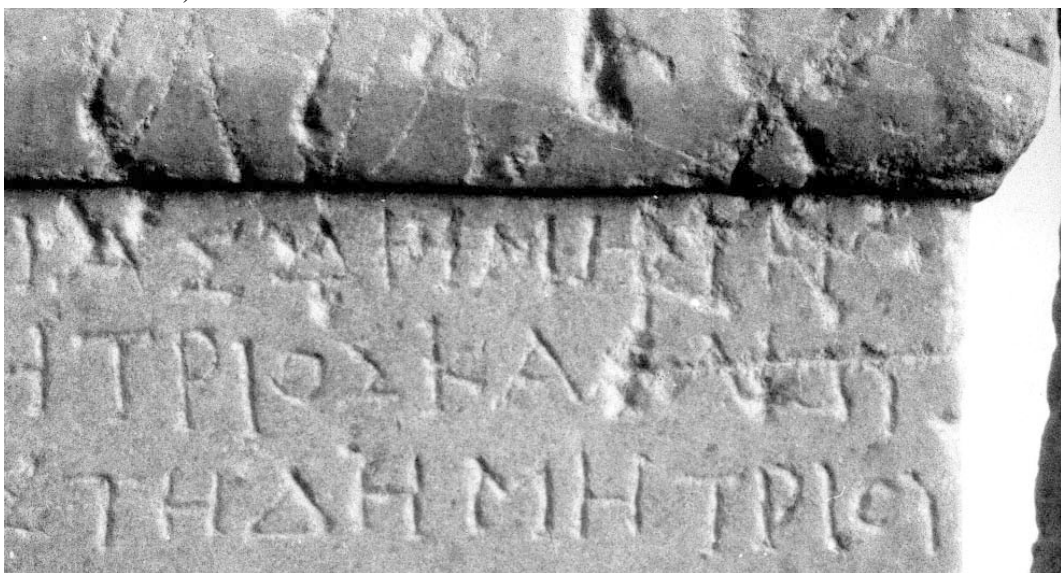
Claude Brixhe  
Anna Panayotou

<sup>16</sup> Position naturellement "de principe", car, en Macédoine comme partout, on ne peut exclure une certaine circulation des noms de personne, donc un apport onomastique extérieur.

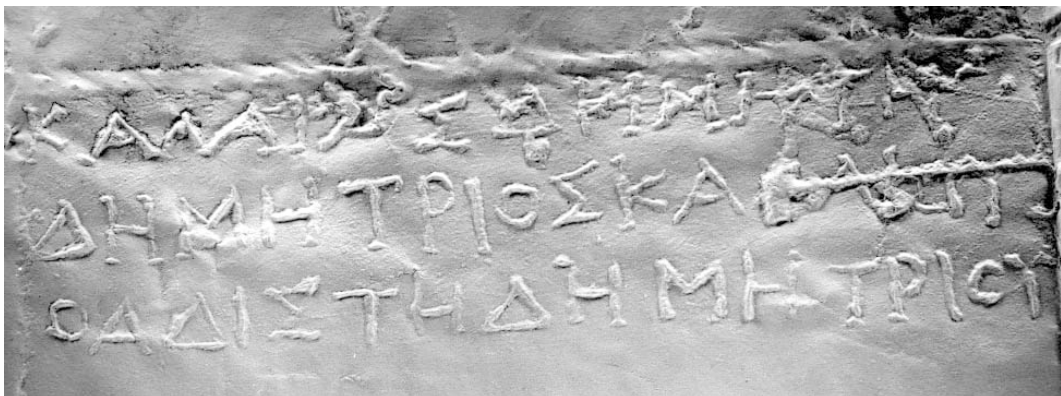
<sup>17</sup> Nous développons cette thèse dans une contribution à un ouvrage collectif qui sera publié par Fr.Bader aux Editions du C.N.R.S.



a)



b)



c)

a), b), c) Grabinschrift (SEG 24,548 (Pella))  
a) Oberteil der Stele, b) Detail der Inschrift, rechte Seite, c) Abklatsch